

Le narrateur dans *Erec et Énide* de Chrétien de Troyes

Dawn E. Henwood

[Communication présentée dans le cadre du cours sur le roman courtois (décembre 1989) de H. Runte.]

Dès le début d'*Erec et Énide*, le lecteur est très conscient de la main de l'auteur dans son oeuvre, particulièrement dans la manière dans laquelle il manipule son récit. Le premier paragraphe du roman démontre une complexité au niveau de la voix narrative qui est, je crois, assez typique du reste du texte. Les vers qui sont peut-être les plus remarquables de cette introduction contiennent la phrase suivante: "Il [Chrétien de Troyes] tire d'un conte d'aventure une histoire bien ordonnée" (la *molte bele conjointure* de Chrétien). *Erec et Énide* est en effet l'oeuvre d'un écrivain qui est très conscient de ses actes de création. Le créateur n'est pas anonyme, comme c'était le cas assez fréquemment au moyen âge; au contraire, il se fait gloire de son génie, à travers les paroles de son narrateur: "Je vais commencer dès maintenant cette histoire, dont on gardera à jamais le souvenir, autant que durera la chrétienté: c'est de quoi Chrétien s'est vanté" (Chrétien 1984:1).

Cependant, il est assez curieux que la voix qui nous parle ici conte à la troisième personne; le "je" de l'auteur n'intervient pas directement dans son texte. Chrétien se sert de la figure littéraire du narrateur qui prendra un rôle actif et visible dans le récit sans revêtir les aspects d'un vrai personnage. Dans l'introduction au conte proprement dit, le narrateur semble agir en interprète des intentions artistiques de l'auteur. Nous y lisons: "Chrétien de Troyes déclare que, pour agir raisonnablement, chacun doit penser et s'appliquer de toute manière à bien dire et à bien enseigner" (Chrétien 1984:1). De cette façon, la voix narrative nous alerte à la construction soignée de l'oeuvre, ainsi qu'à ses prétentions à une valeur morale ou didactique. En effet, en nous rapportant cette déclaration du poète, le narrateur essaie de guider notre lecture du conte, de former nos attitudes à l'égard des événements de l'histoire, de diriger nos réactions au texte. Et, d'après le ton que prend le narrateur dans cette première section, nos réactions sont assez importantes pour assurer la réussite du conte. Voyons la deuxième phrase du prologue: "Aussi fait bien qui mène à bonne fin son ouvrage, quel qu'il soit, car en le négligeant on risque fort de passer sous silence telle chose que plus tard viendrait à plaire" (Chrétien 1984:1). Nous nous trouvons impliqués dans le texte dès son début, car sa dynamique dépend des réactions agréables qu'il saura évoquer chez le lecteur.

Comme nous informe la voix narrative, Chrétien fait des efforts pour nous plaire en choisissant très soigneusement ce qu'il nous dira et ce qu'il supprimera de notre compréhension. "Chose que l'on dédaigne vaut beaucoup mieux qu'on ne le pense", dit le proverbe cité au premier vers

(Chrétien 1984:1), et c'est une maxime qui s'avère pleine de signification si nous regardons le texte qui suit. Si ce premier segment esquisse, comme je l'ai proposé, quelques notions fondamentales de l'art de la narration dans *Erec et Énide*, il faut se rappeler cette maxime en examinant de plus près le narrateur et ses fonctions. Chaque fois que le "je" de la voix narrative s'interpose dans le récit, nous devrions être prêts à poser la question suivante: qu'est-ce que l'auteur veut souligner ici, ou qu'est-ce qu'il veut supprimer? Parfois il faudrait même se demander ce qu'il néglige aux dépens de ce qu'il choisit de souligner, ou ce qu'il souligne par son absence dans le texte. Dans son prologue, le narrateur nous dit sur un ton un peu dédaigneux qu'à propos du conte "d'Erec le fils de Lac", "on entend d'ordinaire ceux qui content pour gagner leur vie en dire des morceaux sans lien et gâter tout le récit" (Chrétien 1984:1). On s'attend donc à une histoire qui ne sera pas fragmentée ou gâtée et dont les révélations et les suppressions feront partie d'un réseau artistique de liens (et de sous-liens) délicats.

La figure du narrateur se trouve au centre de ce réseau. Après tout, *conjointure* n'est pas un simple embellissement du texte; au contraire, c'est le fil qui tient ensemble le tissage de l'auteur. Le narrateur est la voix dans le texte qui en tient le fil principal. Souvent, dans des romans contemporains, un narrateur qui s'identifie au "je" du texte joue le rôle du personnage principal. Ce n'est pas le cas chez Chrétien. Celui qui nous narre les événements des aventures d'Erec et d'Énide n'a pas de nom. De plus, il n'a aucun rapport avec les personnages au niveau personnel. Il ne se donne jamais une situation concrète comme explication de sa perspective de l'histoire. Néanmoins, il semble occuper une position privilégiée par rapport à ce qui concerne les intentions de l'auteur et des personnages.

Dans bien des cas, il fait preuve d'une omniscience apparente. C'est grâce à cette faculté qu'il peut décrire les sentiments et les motivations des gens qu'il décrit. Ce n'est pas la peine de plonger dans les complexités du conflit entre Erec et Énide pour prouver sa capacité pour l'analyse psychologique. Au cours des premières pages du récit, lors de la chasse au Blanc Cerf, le narrateur nous rapporte les pensées et les émotions d'un personnage mineur, la pucelle de la reine qui souffre sous les coups du nain hostile. En suivant le récit durant la confrontation, on se rend compte de la présence d'un narrateur qui semble regarder la scène d'une perspective intéressée mais panoramique (Lacy 1980:36). Il décrit l'apparence extérieure du groupe d'étrangers, mais il nous dépeint en outre les pensées de la reine et de sa compagnie. On ne sait pas ce que pense le chevalier armé des gens qui s'approchent de lui, mais le narrateur nous dit que "la reine l'aperçut de loin" (:4). De la même façon, le narrateur sait que la pucelle qui accompagne la reine "éprouvait un profond mépris pour le nain" (:5). Partout dans le roman, le narrateur fait des commentaires semblables, nous informant sur la vie intérieure des personnages. Un autre pouvoir qu'il semble posséder, qui est intéressant aussi par rapport à la perspective que le narrateur a du texte, c'est sa capacité de formuler des jugements sur le caractère des

personnages. Puisque, selon l'esprit allégorique du moyen âge, l'apparence extérieure était censée refléter la réalité intérieure, il y a bien des cas où la description physique prend des tons moraux. Les exemples les plus notables sont probablement les descriptions initiales du héros et de l'héroïne. Voici Erec:

Derrière elles vient, piquant des éperons, un chevalier nommé Erec. Il était de la Table Ronde et avait grand renom à la cour. Depuis qu'il y séjournait, nul chevalier ne recueillait autant d'éloges. Il était si beau qu'il eût été vain d'en chercher un plus beau en nulle terre. Très beau, très preux et très noble, il n'avait pas vingt-cinq ans. Jamais homme de son âge ne montra plus de vaillance: que dirai-je de ses hauts faits? (:3)

Dans ce petit extrait, le narrateur nous donne d'abord les détails empiriques qui lui semblent pertinents, d'après ses pouvoirs d'observation. Ensuite, en parlant des "éloges" que recueille Erec, le narrateur nous raconte le bruit qui court, la conversation populaire dont est taillée une réputation. Cette transmission me semble assez significative dans un roman où la rumeur joue un rôle crucial dans la création du conflit et donc dans le développement de l'action. C'est à cause de ce que l'on dit de son mari qu'Énide mettra en colère Erec et que tous les deux devront entreprendre leur pèlerinage d'apprentissage. Mais bien plus tôt dans l'histoire, les épisodes de la chasse au Blanc Cerf et de la prise de l'épervier dépendent, eux aussi, de la force de l'opinion populaire. Voire, ce n'est pas par hasard que le texte du conte se trouve préfacé d'un proverbe, un morceau de sagesse commune: "Chose que l'on dédaigne vaut beaucoup mieux qu'on ne le pense". Le petit mot "on" devient assez important pour notre narrateur au cours de l'histoire qu'il nous raconte, car une grande proportion de ses descriptions ou commentaires dépend de cet "on". Par exemple, à propos de l'épisode de la Joie de la cour, "tous craignent pour lui [Erec] un malheur" (:145); on pourrait facilement remplacer "tous" par "on". Et lors de la présentation d'Énide, la voix narrative nous dit: "Jamais plus belle créature n'a été vue de par le monde" (:181). Dans cette tournure de phrase, on assume que le narrateur se met au même niveau que ce "monde", ce groupe qui constitue l'"on" de son récit. Le narrateur sait qu'Erec a un "grand renom à la cour". Il s'ensuit que cette connaissance doit venir d'un esprit qui est actif dans la société qui a créé ce renom.

La dernière partie de l'extrait cité plus haut contient des indications plus évidentes encore de l'esprit du narrateur dans le texte. "[Erec] était si beau", y lit-on, "qu'il eût été vain d'en chercher un plus beau en nulle terre... Jamais homme de son âge ne montra plus de vaillance". Ces expressions superlatives ne constituent pas un simple enregistrement des faits ou même de l'opinion populaire à propos des faits. Elles proviennent plutôt d'une opinion personnelle—celle de la personne du narrateur. Et, en même temps que celui-ci colore son récit de son opinion sur les traits physiques du héros, sa description a des connotations d'approbation

morale. Il ne faut pas oublier que, dans la pensée de l'époque, la beauté physique ne servait qu'à miroiter la beauté d'une âme vertueuse. En plus, il y a de nombreuses occasions dans le texte où le narrateur donne franchement son avis sur la moralité d'une situation. On lit, par exemple, qu'Erec agit "sagement" (:6) en se retirant du combat hâtif avec le chevalier inconnu lors de l'épisode du Blanc Cerf. D'autre part, le nain qui attaque la pucelle de la reine est dénoncé comme étant "farouche et de méchante nature" (:5).

Cette capacité du narrateur de juger les actes et le caractère des personnages s'étend jusqu'au conflit central du roman. Les tensions entre le héros et l'héroïne sont trop complexes pour être explorées dans cet exposé, mais malgré toutes les complications psychologiques du drame, le narrateur semble avoir un penchant pour Énide. Lors de sa description de l'énonciation craintive qui entraîne le désastre, le narrateur souligne la naïveté d'Énide: "...il lui arriva, par malchance, de prononcer une parole qu'elle tint, par la suite, pour une folie, et pourtant elle ne pensait pas à mal" (:65). Plus tard, quand on observe une Énide plus sophistiquée tromper le comte lascif, le narrateur fait un commentaire pointu sur l'état d'âme de l'héroïne: "Pour son seigneur, elle avait la tendresse d'une dame bonne et loyale: son coeur ignorait la duplicité et la fausseté" (:91).

Faisons un dernier commentaire sur la phrase finale du portrait introductoire du héros: "Que dirai-je de ses hauts faits?" Ici, nous ne pouvons pas douter de la présence d'un narrateur qui s'adresse à nous en employant le pronom personnel "je". Mais le genre de question qu'il pose nous amène au plein centre de la problématique de la narration dans cette oeuvre. Tout au long du roman, on rencontre des questions semblables. Quelquefois, elles semblent constituer une sorte de soumission—malgré la vantardise du premier paragraphe—aux formules de politesse de l'écriture médiévale. On reconnaît le ton d'excuse de la convention dans des interjections telles que: "Pourquoi vous en ferai-je un long conte?" (:28). Cette fausse modestie se manifeste clairement lors de la description de la grande fête qui suit l'épisode de la Joie de la cour. Après nous avoir régalez de plusieurs descriptions extravagantes au cours de son conte si finement construit, le narrateur se met à déplorer ses faibles pouvoirs de narration:

Je m'engage dans une folle entreprise, moi qui vais m'appliquer à la décrire; mais puisqu'il convient que je le fasse et que c'est chose faisable, je ne laisserai pas d'en dire une partie, selon mon petit sens. (:176)

Cependant, au milieu de cette fausse humilité, ne trouve-t-on pas les signes de l'intention de l'auteur? Il me semble que la locution "mon petit sens" renferme une espèce de double entendre. Le narrateur semble déprécier les capacités de son cerveau mais, en même temps, son choix de mots nous rappelle que, dans cette histoire si bien ordonnée, tous les éléments sont arrangés selon le sens—c'est-à-dire le dessein—de

Chrétien, à travers les constructions verbales de son narrateur (Lacy 1980:34-38).

Dans plusieurs autres cas, l'intervention du "je" interrogatif n'est qu'une simple figure rhétorique, une sorte de superlatif ultime. Prenons comme exemple la première description d'Énide: "Que dirais-je de sa beauté?" (:12). En d'autres mots, on s'aperçoit que sa beauté est tellement exceptionnelle qu'elle défie le portrait verbal. Ailleurs dans le texte la fonction de ce "je" douteux n'est pas aussi claire. Dans plusieurs cas, le narrateur semble ou abandonner ou perdre l'omniscience apparente que nous avons remarquée plus tôt. En voici deux exemples. Le premier décrit Erec qui arrive pour la première fois chez les parents d'Énide: "Le vavasseur appelle sa femme et sa fille, qui était très belle; elles travaillaient en un ouvrage, je ne sais à quel ouvrage" (:11). Et le second: "Dieu n'avait pas voulu l'abandonner car elle [Énide] se serait tuée sur-le-champ si ces chevaliers ne l'avaient surprise" (:122). N'est-il pas remarquable que le narrateur qui plus tard sait lire les pensées de Dieu, ne peut pas nous raconter le petit détail de l'ouvrage auquel sont occupées Énide et sa mère? Il semble souffrir d'une faute semblable lors du banquet en l'honneur du Blanc Cerf: "Il y avait dans la salle, quand elles y entrèrent, tant de chevaliers qui se levèrent à leur approche que je ne sais pas en nommer la dixième partie" (:43-44).

Il semble que les facultés de perception de notre narrateur ne s'étendent pas aussi loin que la vraie omniscience. Il s'agit plutôt d'une omniscience limitée. Ces petites confessions de la limite de sa vision rendent plus croyable, je crois, la voix du narrateur en tant que personne. Nous n'avons pas assez de détails sur son caractère pour lui donner le titre de personnage, mais, en fin de compte, la fiction du narrateur est la fiction selon laquelle une voix humaine s'adresse au lecteur. C'est l'opération de cette fiction qui réussit à nous engager personnellement dans le déroulement du récit. En vérité, le narrateur tient son autorité du fait que sa perspective est limitée de quelque façon. L'humanisation de la voix narrative revêt l'histoire de l'autorité de l'immédiat. Pourquoi accepte-t-on des personnages et des événements fantastiques, incroyables en réalité, si ce n'est que notre conteur possède une voix qui nous semble assez humaine, assez réelle et que l'on se fie à ce qu'il nous dit.

Le narrateur s'ingère souvent directement dans le texte pour souligner des détails de la réalité quotidienne qui peuvent, à première vue, sembler assez peu significatifs. Souvent, le "je" fait irruption dans le récit lorsque sont décrits un objet ou un vêtement de cérémonie, les hôtes d'une fête ou les mets d'un grand repas. En voici quelques exemples.

La robe d'Énide à la fête du Blanc Cerf: "Le biaux était très riche, mais, en vérité, le manteau n'était pas, à ma connaissance, d'une moindre valeur" (:41).

Le haubert d'Erec: "Il était oeuvré si finement, je puis vous l'assurer..." (:69).

Le sceptre que le roi Arthur donne à Erec: "J'ose vous en dire la vérité: il n'y a dans le monde sorte de poisson ni de bête sauvage, ni d'homme, ni d'oiseau ailé qui n'y fut figuré et sculpté" (:181).

Il faut dire aussi qu'il y a bien des passages fatigants où le narrateur se met en peine pour dresser la liste des noms des chevaliers et des barons qui assistent à un certain événement. Pourquoi Chrétien a-t-il choisi de s'intéresser tant aux détails qui sont apparemment bien banaux? Il faut se rappeler que les objets jouent un rôle très important dans le symbolisme de Chrétien, un fait qui les élève au-dessus de la description banale. De plus, il me semble très probable que, dans cette oeuvre où l'ambivalence règne dans plusieurs domaines, le narrateur se voit obligé à revenir maintes fois à la réalité concrète, la réalité des objets, des noms et des réunions rituelles.

La notion d'ambivalence dans cette oeuvre pourrait être le sujet d'une autre étude, mais je voudrais quand même y toucher très brièvement. Nous avons vu que la perspective du narrateur a une grande influence sur nos perceptions des personnages. L'ambiguïté du point de vue du narrateur résulte en grande partie de la complication du roman au niveau psychologique. Notre narrateur choisit de soustraire bien des choses à notre perception. Homme de son époque, il décrit les personnages et les objets en des termes qui tiennent plus du symbolisme que du réalisme. D'ailleurs son point de vue change non seulement de l'omniscience apparente à une connaissance limitée, mais il change également en suivant la structure tripartite de l'oeuvre. Le narrateur s'intéresse dans la première partie à la psychologie d'Erec. Puis, dans la deuxième, il décrit surtout les réactions d'Énide sans jamais révéler les motivations d'Erec. Enfin, Erec regagne le centre de son attention pendant la troisième partie (Lacy 1980:40-44). Il serait intéressant aussi de comparer la perspective du narrateur par rapport aux deux personnages principaux dans chacune de ces parties. Le narrateur ne prend jamais de position morale fixe ou absolue par rapport à son récit (Lacy 1980:53), récit qui est—en fin de compte—une histoire connue qu'il se contente de reconstruire pour nous. Et, malgré la finesse de cette reconstruction, il nous quitte en tenant à une certaine ambiguïté en ce qui concerne sa propre attitude à l'égard de son récit. Norris Lacy observe (1980:52) que "...the romance is less concerned with the presentation of solutions than with the exploration of problems".

Il faut se souvenir aussi que *Erec et Énide* est une oeuvre de jeunesse. Comme ses personnages, l'écrivain est en train d'apprendre. C'est peut-être pourquoi, vers la fin du texte, ses interventions prennent un ton un peu différent, un peu ironique, lorsque le narrateur commence à faire la critique de ses propres méthodes de présentation. Il semble devenir conscient, par exemple, de sa tendance à se répéter:

Elle [la cousine d'Énide] lui narra bien l'aventure, mot à mot, sans en rien omettre; mais je m'abstiens de vous la conter à nouveau, parce que celui-là allonge son récit de façon ennuyeuse qui conte deux fois la même chose. (:146)

Il est vrai que nous connaissons mal le personnage qui se cache derrière la voix narrative. Néanmoins, je pense qu'il s'agit d'un narrateur qui a la capacité non seulement de tisser et de soutenir un récit complexe, mais de se moquer un peu de ses propres efforts. Les problèmes de l'histoire sont des problèmes très sérieux et très réels—c'est pourquoi on peut les discuter encore aujourd'hui. Mais notre narrateur semble être le porte-parole d'un auteur qui ne se prend pas trop au sérieux. Il nous quitte sur le même ton sur lequel il a commencé son récit—un ton aisé, nonchalant, désinvolte même dans sa déclaration finale relative à sa maîtrise du texte et de son lecteur:

Quant aux divers mets qui furent servis, si je ne vous les énumère pas, je saurais cependant vous en rendre compte, mais il me faut m'appliquer à une autre besogne. (:182)

RÉFÉRENCES

- Chrétien de Troyes. 1984. *Erec et Énide*. Tr. par René Louis. Traductions des classiques français du moyen âge. Paris: Honoré Champion.
- Lacy, Norris J. 1980. *The Craft of Chrétien de Troyes*. Leiden: E.J. Brill.

D.E.H.